

Notes de lectures de Georges Leroy

Février 2010 1/2

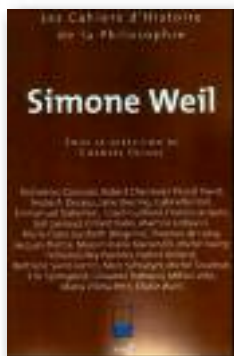


L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau :

BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

Simone Weil



Chantal Delsol

Le Cerf, 688 p., 48 €

Quelle est l'actualité de la pensée Simone Weil (1909-1943)? Le centenaire de la naissance de la philosophe a été l'occasion de la publication d'une quinzaine d'ouvrages et de plusieurs dizaines d'articles. Simone Weil laisse une œuvre fulgurante qui concerne aussi bien la politique que la science, l'art ou la mystique. Pourquoi relire Simone Weil aujourd'hui? En quoi peut-elle être pour nous une source d'inspiration?

L'ouvrage présenté ici a pour but de faire connaître la philosophie de Simone Weil, ainsi que les différentes facettes de son personnage, si lié à l'œuvre elle-même. Les différents contributeurs sont tous des spécialistes de la philosophe, de plusieurs nationalités, et les plus éminents y figurent. Les responsables des Cahiers Simone Weil y

sont naturellement bien représentés. Les aspects divers de la pensée de Simone Weil ont été ordonnés de façon à commencer par le cœur: la philosophie? Pour aller ensuite à la morale puis à la politique et à l'histoire, et enfin à l'approfondissement religieux et mystique. Ainsi est offert au lecteur un aperçu à la fois riche et pluriel de celle qui fut l'une des grandes philosophes du XXe siècle.

Le sorcier de l'Élysée



François Bazin

Plon, 430 p., 22,50 €

Dans ce livre, le journaliste François Bazin raconte l'incroyable histoire de Jacques Pilhan, ce conseiller de l'ombre décédé en 1998, qui a façonné les relations de deux présidents, François Mitterrand et Jacques Chirac, avec les Français. Né en 1944, il fut un publicitaire à ces débuts. En 1981, il est le collaborateur de Jacques Séguéla durant la campagne du candidat de la «force tranquille». Puis il fonde sa

propre agence de publicité, Temps public. À partir de 1983, il seconde officiellement Gérard Colé, conseiller en communication de François Mitterrand, puis le remplace officiellement en juillet 1989 quand celui-ci prend la présidence de la Française des jeux. Parallèlement, en septembre 1990, il prend la direction de la société Béliet, quatrième entreprise publicitaire de France. En 1995, Jacques Chirac, élu président de la République, le garde comme conseiller en communication. Il forme la fille de celui-ci, Claude, avant d'être emporté par un cancer à l'âge de 54 ans.

Cet enfant de Guy Debord et de Jacques Séguéla, inventeur à la fois de la 'Force tranquille' et de 'la fracture sociale', se voulait d'abord stratège. Par goût du luxe, il n'imaginait pas que son agence, Temps public, puisse ne pas avoir l'Élysée comme principal client, quitte à travailler, en même temps, pour tous les grands de la politique et des affaires, de Michel Rocard à Bernard Arnault en passant par Nicolas Sarkozy ou François Pinault.

Il a été le stratège secret de trois présidentielles, toutes gagnantes et 14 ans au cœur du pouvoir. Il savait tout, il tirait les ficelles. Il a révolutionné la communication politique en France. Sa règle: celle de la rareté de la parole élyséenne. Il était l'anti-Sarkozy absolu. De Lionel Jospin à Alain Juppé, en passant par

Michel Rocard, Bernard Tapie ou Martine Aubry, toute une génération politique a fait appel à ses services. Il entendait inventer un nouveau métier et faire de la communication et du marketing politiques une profession étrangère aux querelles partisans. D'où sa rigueur, ses exigences, un goût pour la stratégie et quelques théories. Dont celle-ci: le président de la République est un produit de grande consommation populaire. De ce théorème, il avait déduit certaines règles: d'abord, le chef de l'État doit communiquer à ses propres conditions; ensuite, rien ne doit être prévisible quand il s'exprime; enfin, il doit se transformer en une vaste surface sur laquelle les citoyens projettent leurs aspirations. Un livre bourré d'anecdotes, de portraits, de révélations. Le roman vrai des coulisses de la Ve République.

Les succursales du Ciel



★★★★☆

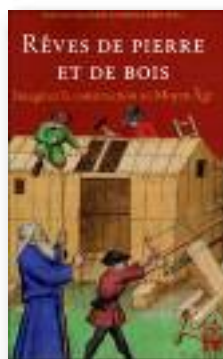
Gérard Pussey

Fayard, 284 p., 19 €

Julien Dufour est invité à mettre un terme à sa carrière de journaliste et à quitter le magazine pour lequel il travaillait depuis plus de trente ans. Officier dégradé, il rentre chez lui pour y ceindre le tablier de sa jeune épouse qui vient justement de se trouver un emploi et un amant. Réduit à la solitude, il dresse un triste bilan de sa vie et envisage un avenir sombre. La soixantaine en ligne de mire, Julien respectera-t-il sa date de péremption en s'inscrivant au club de pétanque de son

quartier ou essaiera-t-il de rebondir une dernière fois dans les étoiles? Un soir dans un dîner d'amis, Camille, de trente ans sa cadette, a des yeux qui dansent. Le drame, ce n'est pas qu'elle porte un mohair bleu canard, ni qu'elle enseigne Montaigne à Jussieu. C'est plutôt qu'elle lui lance, en aparté, le regard étoilé d'admiration humide: «Alors c'est vous, l'écrivain?». Mais est-il inconvenant de convoiter la future belle-fille de son meilleur ami... Elle va lui refuser ses faveurs tant qu'il ne se remettra pas à l'ouvrage. Ce livre évoque ce moment où l'homme bascule dans un abîme de vacuité et d'abandon qui annonce la fin de tout. L'épée dans les reins, ferraillant au bord du gouffre, l'auteur, avec une fantaisie intrépide et bravache, file vers cette grande banlieue de la mort où l'urgence à vivre s'impose soudain comme ultime antidote. Dans un roman plein de fantaisie, le plus drôle des auteurs décrit le plus tragique des métiers: celui d'écrivain rare. L'écrivain, styliste génial tout en virgiliennes finesses, est bien, lui, au sommet de son art.

Rêves de pierre et de bois



★★★★☆

Mmes Dauphant et Orby

PU Paris Sorbonne, 192 p., 22 €

D'après les récits hagiographiques du XII^e siècle, le plan et les proportions idéales de la grande église abbatiale de Cluny ont été inspirés au moine Gunzo par un songe d'origine divine. Le chantier de la *major ecclesia* visait ainsi à

transformer le rêve en réalité architecturale. Avant d'être un bâtiment de pierre ou de bois, la construction est une image élaborée par un concepteur, qu'il soit architecte, prince fondateur ou héros bâtisseur. Les bâtiments laissés par le Moyen Âge, souvent analysés par les archéologues et les historiens de l'architecture, sont abordés ici sous l'angle de leurs représentations figurées.

Avant que le monument ne soit achevé, quelle image s'en faisaient le maître d'ouvrage, le maître d'oeuvre, le géomètre, le prêtre, le passant? À travers l'exemple de divers édifices, qu'ils aient été réellement construits ou qu'ils soient restés à l'état d'images – églises, palais et tours –, ce sont les fonctions politiques, morales ou symboliques des constructions qui sont explorées. Le projet architectural s'intègre ainsi dans une vision plus large de la ville, idéal d'urbanisme ou nouvelle Babylone voire nouvelle Jérusalem. La construction concrète peut-elle permettre, telle l'Arche de Noé, l'édification de l'âme?

La première partie, intitulée "*Des villes en chantier*", Esthétique et fonction des constructions urbaines, seigneuriales et religieuses, est consacrée à la construction comme entreprise matérielle, comme intervention dans l'espace social et comme geste politique. La double problématique de la première partie est que la construction est à la fois un champ où s'élabore une réflexion sur le pouvoir, sur l'acte de bâtir, sur la nécessité de laisser une trace à la fois dans l'espace et dans les mémoires. Les seigneurs en inscrivant leur présence dans l'espace de leur palais et dans la ville, soulignent à la fois leur puissance immédiate et la durée dans laquelle leur pouvoir doit s'inscrire, l'espace de la ville devenant la métaphore de la mémoire collective. La construction est alors un geste politique qui

non seulement caractérise le pouvoir, par la possibilité de faire et de faire faire, mais l'espace de la construction devient aussi un espace de discours, d'expression politique, religieuse et esthétique. De même que l'espace du palais princier en Italie centrale, l'espace de l'enluminure dans les livres devient un moyen de mise en scène du sens qui dépasse la simple illustration. On observe aussi une autonomisation de l'espace de la construction, qui devient un lieu doté d'une double autonomie, celle de l'architecte qui conduit le chantier selon sa science et son talent, et celle du penseur, qu'on n'ose appeler intellectuel, qui pense le bâtiment, la ville et une histoire de l'art.

Ces exemples nous permettent de voir que la question de la construction, tant dans sa pratique que dans sa théorie, dans ses chantiers et dans ses plans, nous conduit à approcher la complexité de la pensée médiévale, qui pense intensément cet espace, en perpétuel mouvement qu'est la cité, cité de pierre, mais aussi d'images, cité des hommes, comme celle de Dieu.

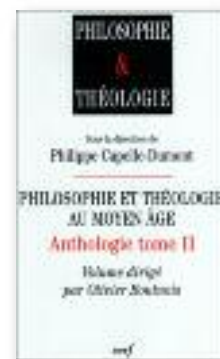
La deuxième partie du volume est centrée sur la question de la construction et de l'édification religieuses, montrant encore une fois le vaste chantier qui s'ouvre aux médiévistes. À partir d'un recueil hagiographique et de traités philosophiques et théologiques, les auteurs montrent comment l'ensemble de la littérature religieuse est hanté par la tension entre construction et édification d'une cité de Dieu. Cette démarche de construction doit permettre à l'Église de faire comprendre les enjeux du message pastoral. Il y a dans la figure de la construction un enjeu presque pédagogique et on constate alors la disponibilité du schéma de la construction. Nous comprenons aussi que cet usage du motif de la construction ne veut pas non plus dire simplification des dis-

cours. Autour des traités de l'arche (Hugues de St Victor), l'auteur expose comment ces ouvrages, par l'enchevêtrement de plans de représentation et d'analyse, permettent la constitution d'un imaginaire de la construction et partant une édification du croyant.

La troisième partie du recueil propose des analyses centrées sur la question des bâtisseurs et des architectes, autour des modèles et des contre-modèles littéraires. Dans la première contribution, l'auteur propose une étude du motif de la construction de la tour du roi Vertigier. Il analyse comment s'établit un lien entre l'impossibilité de la construction de la tour – qui s'effondre à chaque tentative – et la difficulté de la fondation du royaume anglais. En fin de compte, c'est le savoir de Merlin qui vient permettre la construction de la tour et l'affermissement du royaume. La figure de Merlin devient celle de l'architecte, qui permet par son savoir la construction de la tour. Le savoir se trouve donc placé au centre des deux narrations. Le roman de Brut (de Wace) et l'Historia se voulant chacune une œuvre de fondation de la mémoire littéraire, au même titre que la tour était un marqueur de la mémoire du territoire. Cette première étude ouvre ainsi la double problématique du constructeur, du bâtisseur, et des enjeux attachés à la démarche de construction, que la figure du constructeur permet de penser. Une place forte construite en marge du système féodal, n'est pas une cité idéale, mais au contraire une contre-cité. La construction de la cathédrale de Cologne devient le moyen d'une réforme intérieure du bâtisseur qui participe à ce moment à la réalisation effective d'une figure de la cité parfaite, de la cité de Dieu. Enfin, à partir d'une étude du conte de Floire et Blancheflor, l'historienne propose une étude la figure de l'ingénieur.

Au centre des jeux sentimentaux, elle analyse comment se détache une figure de l'engigniere qui est non seulement un architecte, au sens où il construit, un bâtisseur, mais qui devient aussi un stratège, ici un stratège amoureux, qui met en mouvement des engins destinés aux combats amoureux.

Philosophie et théologie au Moyen Âge



★★★★☆

Philippe Cappelle

Le Cerf, 474 p., 48 €

La pensée occidentale vit un double héritage formé par la tradition philosophique et les théologies issues de la foi en un Dieu révélé. Le plus souvent oublié, voire dissimulé, le rapport entre les deux traditions se trouve désormais engagé dans la reconnaissance et la communication de rationalités irréductibles. Le but de cette anthologie est de rassembler la mémoire ample et riche mais oubliée, parfois dissimulée, d'une détermination plurielle et fondatrice de l'histoire des idées et des pratiques occidentales. Réunissant de façon quasi exhaustive et critique les grands textes témoins, de la naissance de la philosophie à nos jours, d'une corrélation ainsi diversifiée mais continuée, elle voudrait contribuer à la tâche de clarification des thèmes et des concepts qui structurent notre « épistémè ».

Ce deuxième tome, consacré à la période médiévale, débute avec la réception byzantine au IXe siècle,

l'appropriation musulmane d'Aristote au Xe siècle (Fârâbî) et se clôt sur les théologiens philosophes de la fin du XVe siècle. Formé de vingt-quatre notices nominatives et thématiques (Scot Érigène, Anselme, Abélard, les Victorins, Pierre Lombard, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Duns Scot, Ockham, Dante, Pétrarque, Gerson, d'Ailly, Nicolas de Cues..., le « kâlam » musulman, la théologie-science, le rapport exégèse-théologie, la philosophie politique, la tension humanisme-théologie...), et suivant un ordonnancement chronologique rigoureux, il restitue les corpus fondamentaux, témoins des théorisations mais aussi des pratiques institutionnelles d'une relation qui, dans sa complexité même, a ouvert les espaces moderne et contemporain de la pensée.

Vercingétorix



★★★★☆

Paul Martin

Perrin, 260 p., 21 €

Vercingétorix (72-45 av. J.-C.) appartient à l'une des familles les plus puissantes de la Gaule, ce qui lui vaut les soupçons de multiples chefs gaulois, inquiets d'une restauration de la royauté à son profit. Toute sa brève épopée est dominée par cette contradiction : faut-il suivre la révolte d'un chef militaire génial, capable de repousser l'invasion romaine, au risque d'en faire un roi ou bien les divisions et les querelles des Celtes passent-elles avant l'intérêt national ? Le livre pré-

sent raconte les péripéties du grand soulèvement de 52 et de l'affrontement entre deux tacticiens hors-pair, César et Vercingétorix. On comprend également comment les Gaulois étaient à la fois fascinés par la puissance et la prospérité romaines, en même temps que décidés à sauver leur liberté. Ce combat, jalonné d'épisodes célèbres (les sièges de Bourges, de Gergovie ou d'Alésia ; le choc des deux cavaleries) a inspiré une très forte légende, jusqu'au XXe siècle. L'auteur retrace ensuite la fabrication du mythe Vercingétorix depuis le Second Empire, la IIIe République, les guerres mondiales jusqu'aux résistants et à Vichy qui se disputèrent le privilège de l'en-rôle.

Autant dire qu'écrire le récit de sa vie est une gageure, car l'histoire ne le met en scène que quelques mois de l'année 52 avant notre ère. Mais cette année-là est celle du siège de Bourges, de la victoire de Gergovie, de la défaite d'Alésia, événements transfigurés où s'enracine la mémoire nationale. S'affrontent alors, comme en un combat singulier l'homme qui va devenir le plus puissant du monde et le guerrier de vingt ans promu au rang de rassembleur de la nation gauloise.

Reconstituant les faits militaires avec rigueur dans leur déroulement le plus vraisemblable, l'auteur produit d'impressionnants arguments à l'appui d'une thèse nouvelle : loin d'avoir été un politique visionnaire et passionné d'unité nationale, Vercingétorix aurait été manipulé par les forces religieuses qui dominaient alors la Gaule et ne chercha qu'à reconstituer l'ancienne puissance de la principauté arverne. En revanche, il ne fut pas le simple faire-valoir de César que l'on a dit, mais un génie militaire au moins aussi grand que son adversaire romain et digne du nom qu'il portait, « grand roi des guerriers ».

Les 7 péchés capitaux



★★★★☆

Jacques Perret

Via Romana, 76 p., 14 €

Il n'est pas commun de voir un écrivain se lancer dans une présentation des péchés. C'est pourtant bien ce que fit naguère Jacques Perret à travers un petit livre délicieux que les éditions *Via Romana* ont déniché et réédité aussitôt. Une heureuse initiative qu'il faut saluer particulièrement, et pour le sujet et pour l'écrivain. Le lecteur remercie l'auteur de ne pas avoir abordé le sujet par-dessous la jambe ; encore moins de s'en tirer à contre-pied en faisant l'éloge desdits péchés, paradoxe éculé, morceau de fausse bravoure où il perdrait son âme sans épater personne. Pas question de jouer avec un feu pareil. En un mot, le lecteur est avisé que nous ne sommes pas ici pour plaisanter. Les références de Perret sont sérieuses. Il s'appuie sur son catéchisme, c'est évident. Il le met en musique avec son adresse coutumière. Il n'ignore rien de saint Thomas d'Aquin ni de saint Grégoire. Cet écrivain était un fils de l'Église attentif. C'est pourquoi il est parvenu à ce petit condensé qui pourrait se transformer – pourquoi pas ? – en un vademecum du chrétien qui regarde sereinement le XXIe siècle. L'auteur explore donc à travers sept chapitres les sept pièges qui s'offrent régulièrement à notre nature déchu. Il y excelle là dans son talent de chroniqueur, à la fois vivant, précis et

nihilisme contemporain, l'universel, le sionisme), les auteurs se rejoignent dans le combat contre l'« Empire du Rien » toujours régnant et envisage, avec Pierre Boutang et Emmanuel Lévinas, les conditions des véritables retrouvailles métaphysiques et théologiques entre Israël – comme peuple et comme État – et la France charnelle chère à Péguy. Il envisage alors un certain nombre de perspectives communes telles que la transcendance de Dieu, la conversion, l'habitation de la Terre ou le naturel et le surnaturel.

Barrès, le prince oublié



★★★★☆

Jean-Pierre Colin

Infolio, 250 p., 22 €

Oublié, le « Prince de la jeunesse » ? Oui, par le plus grand nombre. Cherchez-le en « poche », vous ne le trouverez guère. Ne le cherchez pas en Pléiade : il n'est pas de la prestigieuse collection qui honore tous les grands du verbe. Il se consolera avec la collection Bouquins qui lui a consacré deux volumes. Maurice Barrès (1862-1923) demeure à l'état de traces, dans quelques lieux communs, désormais installés dans le patrimoine mental de la France. L'incipit ressassé de la Colline inspirée : « Il est des lieux où souffle l'esprit. Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie... ». Dans un adjectif (barrésien) qui n'est pas recommandable vu de gauche et inavoué à droite. Quelques figures lui sont indirectement associées : François Mauriac, tout ébloui que le

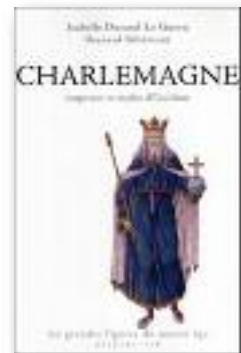
prince ait remarqué sa première œuvre poétique (Les Mains jointes); de Gaulle, qui le lut avec passion et attention dans sa jeunesse; François Mitterrand, dont la fameuse affiche sur la « Force tranquille » a souvent été analysée comme la figuration du barrésisme dont il avait été nourri. Un clocher français et la réminiscence de l'« énergie nationale ». D'autres personnages, plus anciens, aussi : le général Boulanger et Paul Déroulède.

Car il y a eu en France, un « moment Barrès ». À cheval sur deux siècles, fin dix-neuvième début vingtième. Le Culte du moi, Les Déracinés, Un homme libre, Colette Baudoche : ces œuvres, et d'autres, ont marqué des esprits par millions, bien au-delà de la politique partisane et sans grand rapport avec le rôle de Barrès le député sur la scène parlementaire. Une époque, la Belle époque, marquée par un sentiment de décadence et de neurasthénie, sous un vernis insouciant, cette époque où le « progrès » croyait avoir pris toute la place dans les sociétés alors que celles-ci sentaient confusément monter les périls. Une époque d'anxiété et de quête d'appuis. C'est bien par ses œuvres relevant de l'égotisme et d'une aspiration à une spiritualité lyrique centrée sur soi et s'épanouissant en liberté que Barrès dut d'avoir, chez les jeunes d'alors, l'aura et l'influence qui furent les siennes. Et de l'avoir fait dans une langue que l'on dirait aujourd'hui maniérée, datée, délicate et dilettante. Avant d'être nationaliste, avant d'être député, avant d'être journaliste, avant d'être académicien, il était un écrivain.

Ancien conseiller de Lang, républicain et laïc, l'auteur interroge son affection pour l'œuvre littéraire de Maurice Barrès, nationaliste, boulangiste, antisémite et député de la droite française. Maurice Barrès fut un dandy, engagé en politique, parfois jusqu'au déraisonnable, mais

gardant toujours la distance qui lui aura permis de peindre la vie politique de son temps, sans souci des convenances. Inventeur du roman politique moderne, il a su faire progressivement preuve d'une grande lucidité, préfigurant aussi bien la Ve république que le fédéralisme européen. Écrire était pourtant pour lui avant tout approfondir la connaissance de soi-même, et ses œuvres intimes, sa fascination pour l'Orient, sa passion pour Anna de Noailles, l'inscrivent dans l'intemporalité. Ce livre n'est pas à présenter comme une biographie mais plutôt comme une promenade pour l'initiation de ceux qui ignorent tout ou presque de Maurice Barrès. Un essai en guise de reconnaissance de dette à un Lorrain.

Charlemagne, empereur et mythe d'occident



★★★★☆

Durand-Le Guern et Ribémont

Klinksieck, 300 p., 23 €

Il est vrai que, mis à part Louis XIV et Napoléon, la figure de pouvoir à laquelle il est fait le plus souvent référence est celle de Charlemagne, dans un phénomène de réappropriation d'une identité française qui doit beaucoup aux légendes historiographiques mises en place au Moyen Âge pour légitimer la monarchie française. Charlemagne demeure, au moins jusqu'au début du XXe siècle, une référence essentielle, une incarnation du

grand homme tel que l'on peut le rêver à cette époque. Et, de nos jours encore, l'on décerne le prix Charlemagne à des personnalités ayant œuvré pour la construction européenne: le symbole impérial n'est donc pas complètement moribond. L'image tardive de Charlemagne est ainsi le fruit d'un lent processus de mythification, qui commence dès la mort de l'empereur, en 814. Charlemagne, roi et empereur devenu personnage littéraire dans la chanson de geste du Moyen Âge, se mue en représentation d'un idéal de pouvoir incluant la puissance et la raison. C'est cette figure, à la fois monolithique et contrastée, authentiquement mythique parce que traduisant une vérité symbolique susceptible d'adaptation en fonction des éléments présidant à son exploitation, que cet ouvrage suit dans l'histoire, littéraire avant tout, en partant à la quête du personnage dans ses facettes fondamentales: le roi, le guerrier, l'empereur, le saint et finalement l'homme.

Cajétan



★★★★☆

Abbé de Tanouarn

Le Cerf, 720 p., 14 €

Le plus grand théologien catholique de la Renaissance, Tommaso de Vio, était né à Gaète (d'où le nom qu'on lui donna, Il Caietano), dans une famille noble. Il entra chez les dominicains à Naples en 1484, dans ce même couvent où furent admis, avant lui, Thomas d'Aquin et, après lui, Tommaso Campanella et Gior-

dano Bruno. C'est d'abord dans la dispute philosophique qu'il sut s'imposer. Après des études au studium dominicain de Bologne, interrompues par la maladie, il arrive en 1491 à Padoue et s'initie aux débats entre averroïstes, scotistes et thomistes. Élève de Valentin de Pérouse, il est bachelier en 1493; et, alors qu'il vient d'être nommé professeur de métaphysique selon la via thomistica (la via scotica avait les mêmes privilèges à l'Université), l'objet de son premier enseignement est un commentaire du *De ente et essentia* de Thomas d'Aquin (1494-1495). Une fois publié (1496), l'ouvrage est déjà un ouvrage de maturité où tous les thèmes de l'œuvre à venir sont présents. L'auteur s'y propose de trancher les difficultés de la métaphysique en analysant toutes les équivocités des termes spéculatifs.

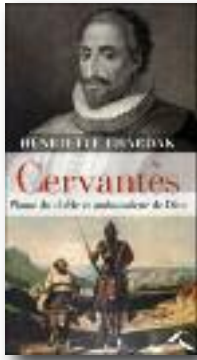
Il a été ensuite professeur de théologie à Padoue, puis chargé de nombreuses missions par les papes Jules II et Léon X. Nommé évêque de sa ville natale (1519), avec le chapeau de cardinal, il est ensuite envoyé en Allemagne comme légat, il a tenté (sans succès) de ramener Martin Luther à la foi catholique. Il est surtout célèbre pour ses commentaires philosophiques, son commentaire à la *Summa theologiae* de Thomas d'Aquin, ainsi que pour ses écrits de controverses anti-luthériennes.

Cajétan (1469-1534) a vécu une époque de crise tous azimuts: humanisme d'Érasme, antihumanisme de Luther, revendication des États face à l'Église. Dominicain, brillant représentant de la via thomistica, il propose à la vieille scolastique de se renouveler de fond en comble, en offrant, pour la première fois, un développement cohérent de ce que Heidegger appelait « la fameuse théorie de l'analogie ». Au lieu d'y voir, comme la plupart de ses devanciers, un modèle purement logique, voire rhétorique, il développe,

de manière consciente une métaphysique de l'analogie qui se formule comme un personnalisme intégral. Dépasant le naturalisme grec, récusant la tentation de l'univocité que représentent Duns Scot et son école, il introduit au cœur de la théologie, sous le vocable de surnaturel, une théorie de la métamorphose personnelle. Le concile de Trente balaiera cette tentative audacieuse qui visait ultimement à une nouvelle alliance entre foi et raison.

Dans ce travail, l'auteur tente de reconstituer, au-delà de l'œuvre du Commentateur, s'inscrivant comme dominicain dans l'école thomiste, l'architecture intellectuelle originale qui est la sienne. À partir d'une conception précise de l'analogie des noms, prise au sens littéral comme analogie de proportionnalité, Cajétan propose une ontologie duelle, en revisitant la distinction entre l'essence et l'existence opérée par Thomas d'Aquin dans le *De Ente et Essentia*. Ces perspectives en ontologie fondamentale permettent à Cajétan d'oser une théologie du Dieu personnel (très éloignée des protologies ontothéologisantes) qui débouche sur une apologie construite de la Liberté divine. La contribution du dominicain est tout aussi originale dans le domaine de l'anthropologie. Contrairement à l'idée que l'on se fait de lui, notre auteur n'accepte le naturalisme aristotélicien que de manière très distanciée. Ses élucidations sur l'Incarnation lui donnent l'occasion de poser les bases spéculatives d'un personnalisme théologique. Sa physionomie intellectuelle et sa personnalité spirituelle font de Cajétan, face à Luther, le défenseur moderne d'une ontologie analogique, permettant de penser le surnaturel chrétien au-delà des vertiges de l'intériorité. À travers l'œuvre de Cajétan redécouvert, c'est une autre approche du continent scolastique que propose ici l'auteur.

Cervantès



★★★★☆

Henriette Chardak

Presses de la Renaissance,
520 p., 22 €

Miguel de Cervantès Saavedra (1547-1616) est l'un des plus grands romanciers. Mais il fut aussi héros de guerre, esclave, espion, percepteur des impôts... telle est l'histoire véritable d'un soldat humaniste. Né dans le nord de l'Espagne en 1547, Miguel de Cervantès Saavedra est bien sûr l'auteur du célèbre roman *Don Quichotte*. Mais bien avant la plume, c'est l'épée qui a longtemps été son arme favorite... Miguel est un vrai aventurier. Suite à un duel l'opposant à l'homme qui a osé insulter sa sœur –un peu trop « légère »–, il doit fuir, la police du roi étant à ses trousses. Il se réfugie à Rome où il devient majordome du cardinal Acquaviva, puis retrouve son jeune frère qu'il suit à la bataille de Lépante. À la suite d'actes de bravoure, il perd l'usage du bras gauche. Il sera appelé le Manchot de Lépante. Capturé par des pirates, il est emprisonné à Alger. Il paie sa propre rançon, devient espion pour Philippe II d'Espagne, puis percepteur des impôts pour l'Invincible Armada. Il tombe amoureux de la vraie Dulcinée avant de retourner en prison pour avoir volé dans la caisse de quoi payer ses aides...! Sa vie est un vrai roman et son

époque –l'Espagne des Habsbourg– est une source d'inspiration sans fin! Lui qui a toujours voulu être acteur et dramaturge va alors devenir écrivain, bientôt unanimement célébré pour la création de deux personnages extravagants: Sancho Pança et don Quichotte...

Tendre, généreux, égoïste, héroïque, sincère, ambigu, drôle, sinistre, Quichotte, personnage à clefs, est semblable à son créateur: un chevalier à l'utopie mordante! Dans ce livre l'auteur nous entraîne à nouveau à la découverte d'un personnage hors du commun et de cette époque fascinante que fut la Renaissance espagnole. Aussi intéressante que bien documentée, cette biographie est remplie d'anecdotes et de rebondissements ce qui renforce l'aspect romanesque qui n'échappera pas au lecteur.

Quelques nouvelles de l'homme



★★★★☆

Eric Faye

Éditions José Corti, 144 p., 15 €

Quoi de plus banal, une femme qui rappelle à son mari, un matin avant qu'il ne parte travailler, de ne pas oublier d'acheter du pain en rentrant le soir? Sauf que cette femme a décidé ce jour-là de prendre la tangente. De tout quitter: fuir, là-bas ou ailleurs, qu'importe, mais fuir absolument. Une autre des nouvelles, recueillies par

l'éditeur José Corti, met en scène un homme qui joue à la loterie depuis des années, une loterie grâce à laquelle on peut gagner des billets de train pour un pays dont on ne sait rien, si ce n'est que c'est un pays de rêve dont on ne revient jamais. Un vendredi soir, en sortant du bureau de tabac sous la pluie, cet employé modeste découvre qu'il a décroché le gros lot. Mais l'express pour la liberté part dans moins d'une heure: pas le temps de repasser chez lui où l'attendent sa femme et ses enfants... Dans l'histoire suivante, un homme perd l'usage du mot « non ». Tandis qu'il cherche à le faire dire aux autres pour se rafraîchir la mémoire, il s'aperçoit que plus personne ne le prononce. Le mot a disparu. Serait-ce que plus personne n'ose l'utiliser? Plus loin, il est question d'un quadragénaire qui, pour soigner sa dépression, s'offre une cure d'avenir, un voyage dans le temps: le voilà transporté quarante ans plus tard, à cet âge idyllique où l'on n'attend plus rien de la vie, où l'on est déchargé du poids de l'espoir.

Le réalisme de ces « quelques nouvelles » flirte avec l'onirisme, dans la veine de Kafka, de Gracq, de Buzzati, les maîtres de l'auteur. En s'amusant à bouger les frontières entre le visible et l'invisible, le passé et le futur, l'ailleurs et l'ici, l'écrivain force le lecteur à s'extraire de son point de vue routinier. En lui faisant prendre de la hauteur par l'imagination, il lui montre à quoi ressemble, de loin, la vie comme elle va: une alternance de nuits et de jours identiques, une sorte de chaîne de montage implacable que l'être humain, même quand il en rêve, ne parvient pas à fuir. Pourtant, l'univers d'Eric Faye n'est pas sombre. C'est un monde gris liseré d'or.